

Les colons suisses dans la Nouvelle-Zélande

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 26

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ces idées antiques avaient conservé force de loi, car on lit dans l'*Exode* et dans *Deutéronome* :

« Si vous me faites un autel de pierre, vous ne l'édifierez point de pierres taillées; si vous levez le couteau sur l'autel, l'autel sera souillé. »

« Vous dresserez sur le mont Hébal un autel au Seigneur votre Dieu, un autel de pierres que le fer n'aura point touchées; de pierres informes et non polies; et vous offrirez sur cet autel des holocaustes au Seigneur votre Dieu. »

Nos monuments en pierre brute avaient des destinations diverses; les uns servaient au culte, d'autres aux assemblées civiles; on a reconnu des pierres bor-nales, des pierres commémoratives et des tombeaux qui ont exigé des travaux véritablement gigantesques.

L'usage de dresser des pierres brutes comme monuments commémoratifs s'est conservé fort tard. Dans le département de l'Yonne, on voit un dolmen érigé, au sixième siècle, en mémoire de la bataille de Dormel.

Le champ de bataille de Næfels, où les Glaronnais battirent les Autrichiens en 1588, montre encore onze pierre brutes, dressées après la victoire en mémoire des onze attaques faites par les troupes impériales.

Trois menhirs, appelés les *Pyramides*, indiquent la place où, en 1476, les Suisses gagnèrent sur Charles de Bourgogne la célèbre bataille de Grandson.

Si l'espace ne nous manquait, nous vous parlerions des maisons gauloises, dont on possède plus d'une représentation, des embarcations dont il existe encore un certain nombre d'exemplaires qui prouvent qu'elles étaient, comme les pirogues des Sauvages et les bassins de tant de nos fontaines rustiques, creusées dans un seul tronc d'arbre, c'est ce qu'on appelle des *monodendrons*. L'usage de ces pirogues remonte d'ailleurs aux périodes antiques où l'Europe vit apparaître ses premiers habitants. Celle que l'on a repêchée l'automne dernier, dans le lac de Bienne, ne mesurait pas moins de quarante pieds de longueur.

Le costume, les mœurs, les habitudes des Gaulois, ce que nous en savons du moins, demanderait un volume, dont le chapitre des repas et du penchant des races primitives pour l'anthropophagie ne serait peut-être pas le moins curieux.

Nous publierons la fin de cette étude dans le prochain numéro.

(Reproduction interdite). JOHN BLAVIGNAC.

Les colons suisses dans la Nouvelle-Zélande.

Un certain nombre de nos compatriotes, Vaudois et Genevois, sont établis depuis plusieurs années dans la Nouvelle-Zélande, comme colons. On se rend maintenant dans ce lointain pays comme on allait autrefois en Angleterre. La Nouvelle-Zélande est à nos antipodes, c'est-à-dire que si nous ne tournons pas le dos à nos compatriotes zélandais, nous leur montrons la plante des pieds..... et ils nous le rendent. Le climat est sensiblement le même que le nôtre, mais les productions du sol sont en bien des points différentes. Le colon se sent à son aise dans ces étendues immenses, que

l'homme ne se dispute pas encore à coups de code, rural ou autre.

La Nouvelle-Zélande est une colonie anglaise; les villes y offrent toutes les ressources de notre civilisation européenne, ensorte que le confort pénètre jusque dans la demeure du colon perdu dans ses terres.

On lira avec intérêt la lettre suivante que nous empruntons au *Cultivateur de la Suisse romande*; elle a été écrite l'année dernière par un jeune Genevois, qui est actuellement propriétaire d'un vaste domaine de 250 acres (280 arpents environ), qu'il a acheté pour le prix de 6250 fr.

... Province d'Auckland, 1^{er} février 1864.

« Je me suis engagé pour quelques mois comme auxiliaire et pour apprendre le métier de colon, dans une des principales fermes du pays, à dix lieues de la ville. La famille M., à qui elle appartient, la fait valoir elle-même avec le secours de nombreux serviteurs, payés environ 1 liv. st. (25 fr.) par semaine. L'étendue de la ferme est d'à peu près 4000 acres (4450 arpents), dont une grande partie est en forêts vierges et presque impénétrables, mais il s'y trouve également de superbes pâturages, et la culture occupe aussi de vastes espaces où tout réussit à merveille, le sol étant d'une grande fertilité, qui n'exige presque aucun effort. Des arbres monstrueux de grosseur abondent partout; il n'est point rare d'en mesurer qui ont soixante pieds de circonférence, mais on se perd facilement dans ces forêts vierges, si l'on n'est muni d'une boussole. L'élevé du bétail se fait en grand et de la manière la plus primitive; chevaux, vaches, porcs, moutons, à peine en sait-on le nombre; et, comme il n'existe aucune bête féroce, il n'est pas nécessaire de compter les pièces de bétail.

» Notre maison est immense, pourvue de tout le confort anglais; on peut dire qu'elle sert d'hôtellerie gratuite à tout venant, attardé ou non, car il n'y en a pas d'autres à plusieurs milles à la ronde, et les denrées sont si abondantes qu'on les prodigue sans mesure. Le théâtre de la guerre avec les indigènes révoltés n'est pas bien loin de nous; des corps militaires tout entiers sont souvent reçus chez nous et nous donnent l'occasion d'exercer en grand l'hospitalité des temps anciens; notre bétail nous en fournit les moyens. Le *Fort de la Reine*, où se dirigent tous les trains de guerre, est à huit lieues plus loin dans l'intérieur.

» On ne va absolument qu'à cheval dans ce pays, et la seule allure connue est le galop; rien n'arrête le cavalier. Sous un hangar situé dans la cour sont en permanence des chevaux tout sellés et bridés; veut-on aller quelque part, on n'a qu'à sauter en selle et se lancer. Notre vie se passe en grande partie à cheval, et il n'est point rare de parcourir vingt-cinq lieues de pays dans sa journée. Le matin, de bonne heure, nous partons au nombre de quatre ou cinq, savoir les fils de la maison et moi, pour aller chercher aux pâturages les vaches qui passent la nuit en plein air; armés de grands fouets à manche très-court, mais à lanière incommensurable, dont le claquement équivaut au bruit d'un coup de fusil et fait paraître le sang à la peau, nous ramenons à la ferme ce troupeau de soixante bêtes,

à peu près sauvages; nous sautons à bas de cheval, et au nombre de huit ou dix, nous nous mettons tous à traire sous le *paddock*. Puis les bêtes sont lâchées et regagnent leurs pâturages au grand trot, sans être ni suivies, ni gardées. Le lait étant porté à la laiterie, nous nous lavons et allons faire un substantiel déjeuner, viande, fruit, gâteau, thé et café; les demoiselles en font les honneurs. Après quoi nous remon- tons à cheval pour inspecter les pâturages ou les cul- tures; ou bien, armés de haches, nous allons à la forêt travailler aux défrichements. A midi, une énorme trompe, sonnée dans toutes les directions, appelle tout le monde à dîner, et l'on recommence à manger avec un appétit qui fait plaisir à voir. Puis l'on retourne aux travaux du matin. A cinq heures, on rentre pour faire sa toilette; alors les habits habillés succèdent au vê- tement d'écurie et de forêt porté jusque-là. On a le reste du jour à soi, pour se reposer et jouir de la so- ciété de la famille, qui est très bien élevée et qui reçoit les journaux et les modes d'Europe.

» Notre boisson est du cidre ou du lait; il n'y a ici ni vin, ni bière. Nous nous portons tous parfaitement bien et nous menons la vie la plus active qu'on puisse ima- giner, mais parfaitement heureuse. Mon projet est de devenir acquéreur de quelque vaste lot de terrain, quand j'aurai appris le commerce de l'éleveur et du colon; il se résume à peu près à l'élevage et à l'engrais- sement du bétail. »

La femme pendant les élections.

Notre pays est fertile en jours d'élections, chacun le sait, et surtout les pauvres femmes qui, malheu- reusement, n'ont pas l'intelligence assez développée, assez pratique pour admettre philosophiquement tous les *devoirs* que leurs maris ont à remplir comme mem- bres d'un peuple souverain, et qui trouvent qu'en additionnant le nombre des élections fédérales, canto- nales et communales, elles arrivent à un total effrayant pour leur bonheur conjugal, fortement compromis dans ces jours d'agitation pendant lesquels ces messieurs, perdant la tête, oublient leur chez-soi, leurs enfants et enfin leurs épouses, réduites à jalouser la Confédéra- tion ou tout simplement la commune qu'elles habitent. Encore, si les maris se bornaient à fuir le domicile le jour de l'élection seulement, les délaissées prendraient aisément leur parti, espérant sur le lendemain; mais point! Ne faut-il pas déjà d'avance, surtout si la ques- tion est brûlante, perdre un temps considérable, du- rant lequel les hommes se métamorphosent en com- mères babillardes et curieuses, veulent savoir tous les *dit* et les *redit*, scruter l'opinion de celui-ci et de celui- là, et de tel autre encore. Et pour cela, que de pas, que de démarches, que de séances au cercle, au café, où l'on a toujours les motifs *les plus graves* pour s'at- tarder longuement!...

Et la femme? qu'importe! n'est-elle pas faite pour attendre. Si, au retour du retardataire, elle se permet un blâme, une plainte, on lui répond d'un ton superbe qu'elle n'entend rien aux devoirs sérieux qui incom- bent à l'homme, qu'elle ne peut s'élever à ces hau-

teurs!... Que deviendrait le pays, s'il vous plaît, si des hommes énergiques ne se mettaient en avant dans ces occasions-là?...

Quand le jour de la lutte est arrivé, quand les es- prits sont remplis de crainte ou d'espoir, c'est alors que les femmes deviennent des zéros complets; on n'y pense guère, sauf quand on leur fait la grâce de venir en toute hâte, à une heure parfois très-insolite, pour réclamer un repas qui, après avoir attendu longtemps, a été jugé inutile et mis de côté.

La fin de ces journées néfastes (pour les dames bien entendu) se montre pourtant et l'on espère voir l'ordre se rétablir; on peut croire légitimement que monsieur, se rappelant les habitudes de sa maison, y reparaitra en temps convenable. Allons donc! il n'est pas encore rassasié, il n'a pas encore tout dit! Que les résultats du scrutin aient été pour ou contre ses opinions, ne faut-il pas revoir les amis, leur communiquer les remarques qu'on a faites, écouter les leurs, enfin continuer à jouer le rôle qu'on attribue trop exclusivement aux femmes, tandis qu'il est parfaitement vrai que les hommes causent énormément quand le sujet les tient en haleine. Il faut donc encore deux jours au moins pour reprendre l'assiette accoutumée, et après cela, qu'on ne s'étonne pas si la généralité des dames voit avec terreur revenir ces moments vraiment détestables pour elles. Apprenez donc, messieurs, à vous montrer un peu généreux dans ces jours que vous aimez beau- coup sans doute; pensez à celles qui n'en ont que le mauvais côté, c'est-à-dire la solitude et l'abandon dans lesquels vous les laissez! S.

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

I.

Un soir d'hiver, où, devant un bon feu, quelques personnes s'entretenaient des légendes féériques du moyen-âge, une dame, dont j'avais remarqué le silence, prit enfin la parole :

— Je pourrais vous raconter quelque chose à mon tour, nous dit-elle, seulement j'ai bien peur que vous ne me croyiez pas.

— Pourquoi cela? demanda la maîtresse de la maison.

— Parce que le récit que je vais vous faire commence le plus naturellement du monde et finit par prendre une teinte merveil- leuse qui touche de près, sinon à l'impossible, du moins à l'in- vraisemblable.

— Ce n'est pourtant pas un conte de fée?

— A peu près; vous verrez qu'une créature surhumaine y joue un grand rôle.

— Ah! c'est charmant!

— Parlez vite, madame, dit une autre voix, nous sommes tout oreilles.

Et les chaises se rapprochèrent, afin que personne ne perdît un mot de l'histoire merveilleuse que madame Walter promettait.

— Vous savez, mesdames, que je n'aime pas la vieillesse morose et grondeuse, commença la narratrice, et malgré mes cinquante ans, mes cheveux gris et mes rides, je m'entoure volontiers de personnes beaucoup plus jeunes que moi. Parmi celles qui me visitent le plus fréquemment et que je vois avec le plus de plaisir, je citerai Marceline Dupré que j'ai connue petite fille. — Elle a vingt ans aujourd'hui. — Un jour de l'au- tomne dernier, comme elle se plaignait de la monotonie de son existence, je lui proposai de la conduire à la Pierre-aux-Fées.

— Ah! que vous êtes bonne! s'écria-t-elle avec enthousiasme, quelle délicieuse journée nous allons passer, seules, en pleins champs, en face des merveilles de la nature!